

SOCIÉTÉ

A la recherche du chef-

Trompe-l'œil.

« La bataille de Marciano », de Vasari, qui orne la salle des Cinq-Cents du Palazzo Vecchio, à Florence, va bientôt livrer son secret. Maurizio Seracini, sur son échafaudage, s'y emploie.

ERIC VANDEVILLE/ABACAPRESS



d'œuvre caché



Enigme. « La bataille d'Anghiari », fresque de Léonard de Vinci réputée perdue, se cache peut-être derrière l'un des murs du Palazzo Vecchio de Florence.

PAR DOMINIQUE DUNGLAS

Chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, pierre philosophale de la Renaissance que ses contemporains avaient baptisée « l'école du monde », « La bataille d'Anghiari » est peut-être là, devant nous, à 8 mètres de hauteur sur le mur est de la salle des Cinq-Cents du Palazzo Vecchio, à Florence. Présente mais invisible, prisonnière de l'obscurité derrière la paroi de briques qui la mura au milieu du XVI^e siècle. Une prison dont le geôlier ne voulut pourtant pas jeter la clé à jamais. Sur un minuscule étendard perdu dans « La bataille de Marciano », la fresque qui a pris la place de l'œuvre de Léonard, une main a écrit « Cerca trova » : « Cherche, trouve. » L'indice d'une fabuleuse chasse au trésor que Maurizio Seracini, ingénieur spécialisé dans l'analyse des œuvres d'art, mène depuis plus de trente ans.

Nous sommes au tout début du XVI^e siècle. Les banques florentines dominent une Europe dont la monnaie de référence est le florin. L'homme fort de Florence, Pier Soderini, gonfalonier de justice nommé à vie, souhaite célébrer la République qui vient de chasser les Médicis par une œuvre monumentale, une fresque de 17 mètres sur 7 qui prendra place dans le Palazzo Vecchio, le palais du gouvernement. La peinture ornera la salle du Grand Conseil, également nommée salle des Cinq-Cents, car c'est là que se réunissent par groupe de 500 les 1 500 élus du peuple. Le thème en sera la bataille d'Anghiari, petite ville à une centaine de kilomètres de Florence, au cours de laquelle les armées florentines unies à celles du pape Eugène IV écrasèrent en 1440 les Milanais. Un témoignage politique de la puissance de la République sous la bénédiction de la Sainte Eglise romaine.

Pour cette commande, Soderini fait appel en 1503 à Léonard de Vinci, la star des stars, à cette époque au plus haut de son art et de sa gloire. C'est Machiavel, l'auteur du « Prince », secrétaire d'Etat de Soderini, qui signe le contrat avec l'artiste.

Indice. Sur un un minuscule étendard perdu dans « La bataille de Marciano », une main a écrit « Cerca trova » : « Cherche, trouve ».



« POUR LES ARTISTES DE LA RENAISSANCE, LA FRESQUE DE LA SALLE DES CINQ-CENTS EST PLUS IMPORTANTE QUE "LA CÈNE" OU "MONNA LISA". »

Léonard s'installe dans la salle du Pape du couvent de l'église Santa Maria Novella pour préparer le carton de la fresque. Il y travaille un an avec cinq assistants. « Il n'existe pas de traces du carton, explique Seracini. On ignore s'il a été détruit. Mais on sait que Léonard était pressé par le temps, car il n'était pas payé pour les travaux préparatoires. Peut-être que le carton n'a pas été entièrement réalisé et qu'il a préféré passer directement à l'œuvre définitive. » Pourtant, Soderini s'impatiente. Et, sans doute pour presser le maestro – sur les conseils perfides de Machiavel ? –, il commande à Michel-Ange, ambitieux et jeune rival de

Léonard, une nouvelle œuvre : « La bataille de Cascina ». « Mais Michel-Ange n'ira jamais au-delà du carton et quittera Florence pour Bologne, raconte Seracini. Il est probable qu'il a refusé de s'attaquer à la fresque parce qu'elle aurait dû prendre place sur le mur ouest de la salle des Cinq-Cents, le plus sombre, en face de « La bataille d'Anghiari » inondée de lumière. » Jalousie d'artiste.

Pour cette œuvre qui s'annonce magistrale, Léonard doit résoudre deux problèmes techniques. Tout d'abord, celui de l'enduit humide qui oblige à peindre rapidement avant que la couche supérieure ne sèche. Il veut pouvoir retoucher au pinceau dans un second temps. Ensuite, il souhaite employer toutes les couleurs de la palette et pas uniquement les pigments minéraux, les seuls compatibles avec les enduits connus au XVI^e siècle. Il utilise donc, pour la première fois, de la cire d'abeille et de la résine grecque dans ses enduits.

Las! Même un génie peut se tromper et les couleurs ne sèchent pas. Dans les parties hautes de la fresque, les couleurs coulent et se diluent quand ce n'est pas l'excès de chaleur qui fait fondre la cire de l'enduit. Cet échec artistique correspond à une période sombre de la vie de Léonard, qui ne supporte plus les intrigues florentines. Il abandonne « La bataille d'Anghiari » sans l'achever et quitte en 1506 les bords de l'Arno pour Milan, où il se place sous la protection de l'ambassadeur de France. De là il se rendra en France pour passer les meilleures années de sa vie.

Incomplète, de dimensions réduites (6 mètres par 4) par rapport au projet initial car elle se résume à un groupe de cavaliers au combat, « La bataille d'Anghiari » n'en est pas moins considérée comme une œuvre unique et d'avant-garde par les contemporains de Léonard.

« L'école du monde ». De passage à Florence, le diplomate Francesco Doni écrit à son ami vénitien Loglio : « Va au Palazzo Vecchio. En haut de l'escalier, tu verras les chevaux de Léonard qui te sembleront miraculeux. » La richesse des détails, l'attitude des chevaux qui semblent prendre part à la bataille et les expressions des combattants servent de modèles à tous les peintres de la Renaissance, dont Raphaël. L'orfèvre et sculpteur Benvenuto Cellini dénomme « La bataille d'Anghiari » « l'école du monde », tant elle a à enseigner aux artistes de son époque. « Pour les artistes de la Renaissance, la fresque de la salle des Cinq-Cents est plus importante que « La Cène » ou « Monna Lisa » », affirme Seracini.

C'est grâce à ces copistes qu'il existe aujourd'hui une mémoire du chef-d'œuvre de Léonard. Une de ces études, aujourd'hui au Louvre, fut attribuée à Rubens. C'est faux et vrai à la fois. Faux car, né en 1577, Rubens n'a pas pu voir « La bataille d'Anghiari » de ses yeux. Vrai car c'est bien le peintre flamand qui a peint sur une esquisse faite par un auteur inconnu. Rubens lui aussi a voulu se confronter à l'école du monde.

Mais les choses se compliquent pour le gonfalonier Soderini, qui, le 30 août 1512, est contraint d'abandonner la ville. Un mois plus tard, les Médicis reprennent le pouvoir sur les rives de l'Arno. Voulant humilier le symbole de la République, ils transforment la salle des Cinq-Cents en écuries... non sans avoir au préalable couvert « La bataille d'Anghiari » d'un coffrage de bois.

Quelques années passent et Côme I^{er}, duc de Florence et grand-duc de Toscane, s'installe au Palazzo Vecchio. Comme Soderini en son temps, il veut que la salle des Cinq-Cents devienne la vitrine de sa grandeur. Il commande à l'architecte et peintre Giorgio Vasari six fresques qui témoigneront d'autant de batailles gagnées par les Médicis contre les troupes venues de Pise et Sienne. « La bataille d'Anghiari », qui n'a rien à faire dans cette nouvelle célébration, doit disparaître.

Que fait Vasari ? Mystère. « Nous avons seulement la certitude qu'ils étaient déjà posé le problème de la conservation, raconte Seracini. L'épisode s'est déroulé dans l'église de Santa Maria Novella, où on lui avait demandé de remplacer une fresque de Masaccio. Au lieu de la détruire, ce qui aurait été plus simple, il avait construit un mur devant la fresque. » Et que Vasari fût un admirateur de « La bataille d'Anghiari », c'est « La tour de Saint-Vincent » qui le démontre. Cette fresque, stratégiquement placée par l'architecte de Côme I^{er} face au mur qui avait accueilli l'œuvre de Léonard dans la salle des Cinq-Cents, foisonne de références à « La bataille d'Anghiari » : la forme des épées, l'attitude des chevaux, les expressions des combattants. Enfin, qui d'autre que Vasari aurait pu laisser aux générations futures le sésame de l'intrigue : « Cherche, trouve » ?

Personne ne chercha pourtant durant cinq siècles. Jusqu'à la rencontre en 1975 d'un vieux professeur d'histoire de l'art, Carlo Pedretti, et d'un jeune ingénieur médical, Maurizio Seracini. Fort de son intuition, le premier demande au second de lui apporter les preuves matérielles de l'existence de « La bataille d'Anghiari ». « Des preuves, pas du blabla d'historien de l'art »,

avait précisé, ironique, Pedretti. Abandonnant les patients à leur sort, Seracini met alors toutes ses compétences d'ingénieur au service de la découverte des secrets des œuvres d'art. Une science multidisciplinaire qu'il a inventée et qu'il enseigne aujourd'hui à la faculté de San Diego.

Équipé de machines bizarres, Seracini étudie, photographie, radiographie, thermographie, bombarde de rayons en tout genre ou passe au carbone 14 ce qui a plus de 300 ans et est digne d'intérêt. Ses travaux ont ainsi révélé que, si le dessin de « L'adoration des Mages », un des chefs-d'œuvre de

lisation d'un radar qui permet de déceler du vide derrière un mur. Et ce vide, profond de 2 ou 3 centimètres, il le découvre derrière le mur est, face à « La tour de Saint-Vincent », exactement à l'endroit où Francesco Doni avait signalé la présence des « chevaux miraculeux » de Léonard, derrière l'étendard indiquant « Cherche, trouve ». La science a rejoint la légende.

Cartographie chimique. Entre la recherche de sponsors – National Geographic Society, l'université de San Diego, le Kalpa Group de Loel Guinness, la fondation Giunti et l'Association des amis de Florence – et les autorisations de recherche distribuées avec parcimonie par le ministère de la Culture italien, trente-cinq ans ont passé pour transformer une intuition fascinante en une hypothèse très crédible. Le 16 octobre, le nouveau maire de Florence, Matteo Renzi, a accordé l'autorisation de passer à la dernière phase exploratoire : un bombardement de neutrons et de rayons gamma qui permettra d'identifier le matériel organique et les éléments chimiques qui se cachent derrière le mur est de la salle des Cinq-Cents. Une cartographie chimique sera établie. Or on sait qu'au mercure correspond le vermillon, au plomb le blanc, au cuivre le bleu. Un pinceau de neutrons et de rayons gamma pour retrouver la main de Léonard...

Il reste encore entre dix-huit et vingt-quatre mois de travail et, si les dernières investigations sont positives, ce sera aux politiques de décider. Car toucher à la salle des Cinq-Cents, c'est comme remanier la galerie des Glaces de Versailles. « Je n'ai pas d'opinion, affirme Seracini. Je sais seulement qu'il n'y a pas un seul élément qui puisse donner à penser que « La bataille d'Anghiari » a été détruite ou perdue. »

Viendra alors le jour, l'heure, la seconde où, après que l'on aura décollé la fresque de Vasari et retiré quelques briques, un rayon de lumière percera l'obscurité. Et Seracini saura enfin s'il a découvert le plus grand chef-d'œuvre de la Renaissance ou poursuivi une chimère ■

Copie. « La bataille d'Anghiari » de Léonard pourrait ressembler à ce tableau de Rubens peint à partir d'une esquisse anonyme.



la galerie des Offices, est bien de Léonard, la peinture et le vernis furent ajoutés après la mort du maître de la Renaissance.

Mais son obsession, son Graal, c'est encore et toujours « La bataille d'Anghiari ». « La première difficulté a consisté à retrouver les volumes des espaces du Palazzo Vecchio qui avaient été modifiés par Vasari. » Devant travailler, pour des impératifs techniques, dans le noir et dans le froid, il passe des nuits et des nuits sur des échafaudages à relever, brique par brique, les images thermiques des murs du palais. Peu à peu, déplaçant virtuellement un mur, bouchant une fenêtre pour en ouvrir deux autres ou abaissant un plafond, l'ancien plan réapparaît. Passées au scanner, ces informations donnent un modèle tridimensionnel des volumes. Surprise : la salle des Cinq-Cents n'était pas rectangulaire mais trapézoïdale, et son plafond était plus bas. L'étape suivante requiert l'uti-

UN BOMBARDEMENT DE NEUTRONS ET DE RAYONS GAMMA PERMETTRA PEUT-ÊTRE DE RETROUVER LA MAIN DE LÉONARD...